

LIBRIS

We know
books

© Editura EIKON

București, Calea Giulești 333, Sector 6
cod poștal 031310, România

Difuzare / distribuție carte: tel/fax: 021 348 14 74
mobil: 0733 131 145, 0728 084 802
e-mail: difuzare@edituraeikon.ro

Redacția: tel: 021 348 14 74
mobil: 0728 084 802, 0733 131 145
e-mail: contact@edituraeikon.ro
web: www.librariaeikon.ro

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
NANU, ANDREEA

Oscar et Ida : (lettre à Ida) / roman de Andreea Nanu ; traduit du roumain par Andreea Nanu. - București : Eikon, 2024
ISBN 978-606-49-1092-9
821.135.1

Sursă ilustrație copertă:
Fecioara cu Pruncul și Sf. Ioan Botezătorul,
de Francesco Ubertini (Il Bacchiacca), c. 1525

DTP: Mihăiță Stroe

Editor: Valentin Ajder

Oscar et Ida (Lettre à Ida)

Roman
De Andreea Nanu

*Traduit du roumain
par Andreea Nanu*

E I K O N

București, 2024

Prologue

hère Ida, je t'écris une lettre dans ma pensée. Je ne pourrais jamais les écrire, ces mots, ni les prononcer; ce sont juste des fragments de pensées à l'aide desquels je voudrais faire ma confession vers toi.

Je continuerai à t'écrire chaque jour, jusqu'à celui que nous avons l'habitude de nommer la „fin”. Quoique maintenant je ne sois pas tellement certain que la fin existe, au moins pas de la manière dont nous imaginons. *Sur le début et la fin*. Il y aurait plein de choses à reconsidérer. Ma situation présente m'oblige à regarder les choses d'une manière différente, moins obstinément et, qui sait, peut-être avec moins d'égoïsme. Là où la vie de quelqu'un s'arrête, la vie d'un autre peut commencer. Nos vies sont des anneaux dans la grande chaîne de de l'existence. Ta vie et la mienne, liées l'une à l'autre, deux maillons un peu usés par le temps qui nous a effleurés, parfois serrés par les épreuves qu'on a dû dépasser. La fin de ma vie sera pour toi un nouveau commencement, sans doute les choses doivent se passer comme cela. Maintenant, je te regarde pendant que tu essuie la poussière gentiment assise au-dessus des livres que tu as rangés dans la bibliothèque, après les avoir commandé dans une librairie chic à Londres... Je glisse vers des choses qui manquent d'importance, mais quoi faire, impossible de leur résister. Chacune de mes pensées devient une *Fugue*, un contrepoint à un événement présent qui se déploie dans des milliers de fils que

j'observe et que j'analyse très attentivement. Cela m'aide à ne pas perdre la raison. La raison humaine a toujours besoin de ruminer quelque chose. On doit la nourrir très attentivement, autrement elle risque de s'intoxiquer, de devenir malade. On sait que les maladies de l'esprit sont plus difficilement de guérir... J'essaierai de ne pas ruminer mon amertume, Ida. Ma lettre est un émissaire de paix, un pont levis descendu sur nos tristesses, nos fautes et nos peines mal guéries.

Par quoi pourrais-je commencer ? Te rappelles-tu le tableau que j'ai photographié lors de mon voyage à Helsinki? Hammershoi, *Ida lisant une lettre*. C'était un matin froid, plongé dans le brouillard. J'avais encore une bonne heure jusqu'à mon interview et je n'avais aucune idée pour consoler ma lassitude. J'ai attendu un bon bout de temps devant cet immeuble blanc, comme un phantasme dans le décor grisâtre, peuplé de bâtiments sévères, sans savoir que dans la maison qu'avait habitée Hammershoi il y avait, juste au rez-de-chaussée, l'une des plus belles collections rassemblant les œuvres d'art de l'artiste. On m'a conseillé de visiter la galerie jusqu'à l'heure de l'interview, et c'est bien ce que j'ai fait. Je suis passé d'un intérieur à l'autre, poursuivi d'une légère angoisse, ayant du mal à comprendre la passion de Hammershoi pout autant de nuances de gris, de blanc et de noir. C'est *Ida* qui a attiré mon attention. Ce n'est pas son nom qui me rappelait de toi, mais la présence d'absence de cette femme que l'artiste avait peinte avec obsession, dans la même hypostase, dans le même décor. *Ida lisant une lettre*. Je les ai toutes regardées, à tour de rôle, de très près, en essayer de deviner les petits détails qui les individualisaient. J'ai erré dans le labyrinthe des images ressemblantes, tellement fidèles à une seule pensée, à une impression unique et puissante. Presque aucune différence, vues de l'extérieur. Cela voulait dire

que la réponse à la devinette articulée dans le fil chronologique des tableaux sur le même thème se trouvait à l'intérieur de la composition, dans les entrailles de cette lettre blanche dont je ne voyais qu'un contour. Les mots n'avaient même pas été ébauchés, dans aucun des tableaux. De l'un à l'autre, Ida continuait à lire une lettre vide. J'ai continué ma visite, persévérant dans ma quête, obstiné à comprendre. Dans la chambre voisine, Ida commence à montrer son âge. Son visage au teint rose d'ivoire semble voilé par de rides fines, tous comme ses mains crispées sur la même lettre. Vers la fin de la galerie – il semble que la mort ait surpris Hammershoi – Ida tourne le dos à celui qui la regarde, au monde entier. Cependant, elle garde dans la position de sa tête légèrement inclinée à l'avant, au regard concentré, la puissante suggestion d'une présence : la lettre, quoiqu'invisible, continue à exister dans ses mains, sujet d'une lecture attentive, ininterrompue. La toile chuchote presque une chanson sans paroles, blanche comme la page de cette lettre sur laquelle le peintre n'a ébauché aucun mot. Il est honnête. Au fond, les mots ne sont pas son métier d'art. Pourtant, l'endurance de cette présence et du désir qu'elle cache comme dans un coquillage ne pourrait se traduire que par un seul mot : Amour.

...Ida, lis ma lettre. J'ai besoin de croire que, d'une manière ou d'une autre, mon amour trouvera une manière de te rejoindre.

*Depuis la fenêtre de notre maison,
à la campagne, en été.*

e regarde le paysage immobile. Immobile, je regarde le paysage qui se dessine au-delà de la fenêtre, à travers le brouillard diaphane. En fait, c'est moi qui suis immobilisé. Comment pourrais-je changer de place avec le paysage devant moi ? C'est l'été. Souvent, l'été nous donne l'impression d'immobilité ; c'est peut-être l'image la plus accomplie de la pétrification au sein du noyau mûri du temps, dans sa beauté. Une fixité séduisante, comme celle d'un fruit mûr qui nous renvoie des clins d'œil mystérieux depuis la plus haute branche d'un arbre, en nous invitant de le cueillir. J'y ai perché des mots au lieu des fruits, que j'essaye maintenant de cueillir de mon mieux, du haut des branches de l'arbre de l'imagination. Parfois, les mots nous sont défendus, tel que les fruits dont nos premiers parents ont mangé ayant été chassés du Paradis. J'ai mordu trop tôt de ces fruits. Des fois, on peut aussi goûter aux mots trop tôt, avant que l'on puisse pénétrer leur noyau. Cependant, il arrive aussi un temps pour les paroles.

Les gens autour de moi croient qu'ils assistent à ma mort lente. En fait, c'est moi qui suis devenu, étant donné les circonstances, le témoin de leurs vies secrètes. Il n'y a pas de secret plus profond que celui qu'on voit. Justement parce que celui-ci est exposé à l'indifférence par laquelle on se devise, les uns les autres. L'inattention est la cause la plus fréquente de nos rencontres manquées, gaspillées. *Oscar, pourquoi ne fais-tu pas attention ?* Si je pouvais, je fermerais les yeux pour entendre plus

clairement la voix familière qui vient de me visiter; fulguration d'une seconde, je me rends compte que c'est l'empreinte sonore d'un être près duquel je suis passé maintes fois négligemment : ma mère. C'est à elle que reste lié le souvenir de mon entrée consciente dans le monde, dans ce qui appartient à l'extériorité de ma petite personne qui, dans cet été de 1960, apprenait à dire : *je*. J'imitais toujours. Je me faisais l'écho sympathique des personnes que j'observais curieusement, tout en me mêlant à leurs pieds, pour courir ensuite comme une jument... Ah, rien ne réussira à apprivoiser cet enfant, disait maman. Est-ce qu'il est vraiment nécessaire, papa intervenait, laissant ses questions flotter dans l'air incandescent de l'après-midi, lourd du parfum des roses de mai et du jasmin qui fleurissait timidement sur de minces branches noires comme du charbon. Les étourneaux picoraient les petites graines tombées dans la terre humide et meuble. Les nuages comme des balles de coton sillonnaient le ciel d'un bleu vitreux. Je me rappelle bien le début de cet été ; un été qui se lève de ma mémoire, presque plus réel que celui que je suis en train de contempler par la fenêtre. Cette fenêtre se découpe en de tout petits carreaux élégants, selon la mode anglaise. C'est comme cela que tu l'as voulu, ma chère Ida, et je me suis réjoui d'avoir pu te faire un plaisir qui ne me coûtait rien. J'ai toujours été un généreux dilettante. C'est-à-dire un de ceux qui ne savent pas donner sans reste, en risquant la ruine. Maintenant, je regarde cet été qui se prélassa dans notre jardin, par l'un de ces petits carreaux de vitre. Ma paupière gauche, un peu blafarde, fait en sorte que je ne puisse voir les détails que d'une manière distordue, ou bien obnubilés par une voile embrumée. Les perchoirs blancs qui séparent les petits carreaux me donnent l'impression d'une prison délicate, des barreaux interposés entre le monde et moi-même, entre moi et ta

silhouette fragile qui se penche maternellement sur les rosiers de mai. Un mai tardif...

Je suis devenu prisonnier dans cet été, dans cette maison, dans cette chambre, près de cette fenêtre, dans ce fauteuil où les docteurs ont immobilisé mon corps paralysé, à l'aide d'un corset. Ils t'ont expliqué que je souffrais du syndrome *locked-in*, après ils m'ont dit aussi ce que cela voulait dire : fermé de l'intérieur, captif sans volonté de ce corps fracassé, détruit dans l'accident de voiture d'il y a cinq semaines ; pendant ce temps-là, les médecins m'ont induit un coma profond pour me sauver. Je ne sais pas si on puisse nommer cela une réussite. Selon leur opinion, et peut-être aussi la tienne, cela vaut mieux que rien. Quoi que ce soit, je vis. Je respire et je suis lucide. Les seules choses que je puisse encore faire par moi-même. En fait, j'ai appris une troisième chose, aussi naturellement que le cri lorsque je suis né : la solitude. Je respire, je pense et je suis seul. Ces trois facultés du corps et de l'âme redessinent pour moi, pendant le temps-même que je t'écris, ma personne toute entière. J'ignore comment l'on me voit. Je sens seulement les nouveaux contours de mon être qui pénètrent mon corps, mes pensées et mes sens, parfois cruellement, parfois réconfortant, comme un narcotique profond et consolateur. Je peux seulement savoir comment se présentent les choses à ma portée, un couloir très étroit qui varie selon la position de mon fauteuil roulant. Le syndrome *locked-in*, qu'est-ce que cela voulait dire encore... Cela me semblait dépasser toute imagination. Y avait-il d'autres comme moi ? On me l'avait confirmé, sans que je l'eusse demandé. Le docteur semble lire mes pensées, peut-être parce qu'il a de l'expérience avec de tels cas, dont il s'est occupé avec pas mal de succès. *Oui, malheureusement il y a beaucoup de personnes dans votre état, essayez de garder le moral et de*

vous concentrer sur votre récupération. Cela va prendre du temps, mais vous avez de la veine... Le docteur continuait de parler, proche de mon oreille pour que je puisse l'entendre. Je ne l'ai jamais écouté trop attentivement, malgré le fait qu'on était amis. Une autre voix, déjà, qui m'était étrange mais qui restait néanmoins la mienne, criait haut et fort *non, non, non*. Elles étaient la négation et la révolte, des ailes de deuil, les ailes noires d'un oiseau de proie qui naissait de mes pensées et qui m'attaquait déjà, sans relâche.

...Je dois accepter le fait que je suis devenu *une étude de cas*, plus ou moins intéressante. L'intérêt, dans des cas tels que le mien, réside dans l'intensité ou la nouveauté des symptômes, par rapport à d'autres patients que je ne connais même pas et pour lesquels je suis aussi un anonyme. Bien sûr, tout différenciation consiste en une intensité de la dégradation, une provocation supplémentaire pour les médecins et une difficulté de plus pour moi. Ceci est le prix que doit payer un malade qui aspire à être considéré intéressant. Le syndrome *locked-in*. *Fermé de l'intérieur*. Ce n'est peut-être pas tellement exceptionnel. Les exceptions ne durent pas trop, quelque chose finit par les confirmer et les transformer dans de l'ordinaire, jusqu'à ce qu'une généralisation uniformise toute aspérité, toute différence. Qu'advierait-il si je généralisais ce qui m'arrive ? Nous souffrons tous de ce syndrome, enfermés de l'intérieur, dans la prison de notre ego. Nous évoluons et nous mûrissons en captivité. Egoïsme, individualisme, lâcheté, cruauté, voilà tout autant de facettes d'une paralysie intérieure. Le monde nous entoure d'amour, de rêves et d'attentes, mais nous assistons passifs à son spectacle, en attendant de recevoir quoi que ce soit. Pourtant, de quoi s'agit-il ? *L'accomplissement de la vie consiste en la recherche de son sens*. Pourtant, qu'arrive-t-il lorsque

la façon dont on était habitué à chercher, ainsi que les instruments qui faisaient la recherche possible, en lui assurant la rationalité et l'efficacité, nous sont enlevés ? On commence à rechercher par d'autres moyens, avec ce que la vie t'a épargné, ou bien au contraire, on arrête de chercher. Finalement, cela fait la différence entre la vie et la mort. Il n'y a pas de voie de milieu entre les deux, il n'y a pas de limbe expiateur comme pour le nouveau-nés sans baptême, il n'y a pas de lieu ombragé par l'absence de la douleur – mais aussi de la joie. Ainsi, je suis condamné à chercher encore...

Ma paupière gauche se débat douloureusement. Ida, le docteur te dit que c'est un bon signe. Maman l'aurait contredit, assurément. Avec un peu de discipline, je pourrais apprendre à l'utiliser pour communiquer, continua-t-il d'une voie incolore, aussi impassible que la blancheur de sa robe d'hôpital, qui sentait le désinfectant. Cela est aussi possible, mais je ne me fais pas d'illusions. La paupière droite, celle qui aurait eu bon droit à frémir car, selon le dictionnaire de superstitions de ma mère, elle annonçait les choses fortuites, s'obstinait à rester ouverte d'une manière rigide, causant la sécheresse de la cornée. Tu me donnes des gouttes toutes les trois heures. Lorsque tu dois faire cette opération délicate, tu te trouves le plus près de moi. Tu n'aimes pas cela, je me rends compte du tremblement de ta main. Tu voudrais que tout s'arrête. Moi aussi. Pourtant, la vie n'arrête pas quand nous le voulons. Et surtout pas le Temps, Ida. Le temps change seulement la manière dont il s'écoule, mais il est comme l'âme, éternel et cruel, il est le seul à ne pas faire de compromis. Cela ne veut pas dire qu'il n'assiste pas impuissant à nos ébats, à nos défaillances. *Pic, pic*. La goutte envahit ma rétine, cette petite goutte de temps s'est enfoncée dans le cœur de mon iris, le forçant à s'ouvrir. Pour un temps je vois

clairement les choses qui m'entourent, silencieuses et paisibles. Je constate une chose extraordinaire, au-delà de ma volonté. C'est peut-être cela la source de l'extraordinaire, le fait que je ne puis m'opposer à ce qui m'arrive. On s'habitue à l'ordinaire du quotidien, mais l'extraordinaire demande pour être vu un instant de grâce, lorsque la volonté est suspendue, réduite au silence. Je me tais, je regarde, j'inspire profondément le paysage, en lui renvoyant mon souffle épuisé. Chaque instant de vie est devenu pour moi un effort. Est-ce que ce n'est pas comme cela que la vie aurait dû être jusqu'à maintenant ? Je me suis toujours vanté de la légèreté avec laquelle j'accomplissais tout, même les choses les plus importantes. Cela m'a donné un regard artificiel sur le monde, comme si tout m'était dû. La légèreté est une grande tromperie, seulement l'effort est réel. L'effort nous force à sentir la réalité, à y faire pousser des racines. *Le facile* est un flottement illusoire, un reniflement de l'essentiel sans la possibilité d'y toucher.

Je regarde et je cherche. Je regarde sans chercher quelque chose de particulier. Cela signifie s'accorder, au bout du désespoir, un moment de détente. Ce que ma mère appelait les plaisirs de la contemplation. Je n'ai jamais essayé. Il est vrai qu'on a besoin d'un certain art, du courage. Le sens pratique de notre âge nous conseille de ne pas perdre du temps, car chaque instant signifie de l'argent. L'argent que j'ai gagné à l'aide de ma profession ne peut plus rien m'apporter. Donc, je vais me permettre de gaspiller le temps, de m'accorder le plaisir des instants qui s'écoulent et nous dépassent, glissant les uns après les autres, comme une pléiade de vierges chastes. On ignore à quel point on profane le temps avec les occupations les plus mesquines, en chassant, comme ma mère aimait dire, *des chevaux verts sur les murs*. Lorsque j'étais enfant, j'aimais bien cette combinaison

de couleurs et l'image des chevaux verts au galop, la promesse d'une chose impossible qui faisait étinceler mon imagination. Puis, je suis devenu adulte et j'ai perdu l'appétit pour ces jeux de mots... Qu'en serait-il si je retournais à ces animaux fantastiques ? Je les ai vus une fois à la mer, dans un immense aquarium; ils flottaient dans l'eau limpide, bleus et verts, comme des statuettes de jade. L'un d'eux m'a regardé, droit dans l'œil dont la paupière immobile expose mon iris au soleil. Il semblait me demander quelque chose, en reflétant dans l'écho invraisemblable de son murmure aquatique ma propre peur: qu'arrive-t-il lorsque nous restons seuls avec nous-mêmes ? Ceci est la question... Quoique j'habite encore mon corps, je n'en ressens plus la pesanteur, je pourrais même dire que je n'obéis plus aux lois de la matière, quoiqu'elles continuent à être attentivement observées par ceux qui me soignent. Je les regarde. Je ne comprends pas pourquoi ils chuchotent, de toute façon je ne puis distinguer ce qu'ils disent que lorsqu'ils approchent mon oreille. Les conversations se déroulent à moitié plongées dans le silence. Je me rends compte que leur peur – celle que je les entends et les comprends – est la même que la mienne. Nous sommes comme au théâtre, séparés par le rideau transparent de l'incertitude. Peut-être qu'ils sentaient de même avant mon accident. Oscar, parfois j'ai l'impression que tu regardes à travers moi, comme dans du verre, tu prétends m'écouter mais tu n'entends pas ce que je te dis, pas vraiment... Ce sont tes paroles, Ida, que tu m'as jeté dans un moment d'amertume, l'un des rares instants lorsque tu n'as plus eu de patience, et à juste titre. Je t'ai souvent jugée justement à cause de ça, pour l'aisance avec laquelle tu semblais rejeter les attaques de mon silence obstiné. Je l'interprétais comme un manque d'amour. En effet, ton silence venait de la compréhension et de l'acquiescement. Tu m'acceptais tel